

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE GLANDER,

JOURNAL LITTÉRAIRE, D'AGRICULTURE ET D'INDUSTRIE.

Vol. 1.

SEPTEMBRE, 1837.

No. 10.

AGRICULTURE.

DES FERMES-MODÈLES.

Il est vraiment malheureux que dans un pays comme le nôtre, où l'agriculture est aussi peu avancée, le gouvernement ou de riches particuliers n'aient pas encore établi une seule ferme-modèle. On paraît avoir cru jusqu'à ces années dernières que les sociétés d'agriculture, par les prix qu'elles distribuent, seraient un encouragement suffisant pour cet art sous tous les rapports le premier dans un pays comme le Canada. Cependant les gens éclairés ont pu se convaincre que ces institutions, quoique formées dans des vues philanthropiques et peut-être bien conduites, n'ont pas eu le résultat qu'on en attendait. En effet en récompensant le cultivateur qui présente le bœuf le plus gras, par exemple, n'offre-t-on pas un prix à la faculté qu'a eue ce bœuf d'engraisser ou à l'opulence du cultivateur qui lui a permis de lui fournir abondamment des grains et des légumes pour cela, plutôt qu'aux connaissances agricoles du propriétaire. Il est d'ailleurs à remarquer que, si les sociétés d'agriculture récompensent ceux qui font bien, elles n'enseignent pas à bien faire et ce serait pourtant l'essentiel dans un pays où l'agriculture est encore dans l'enfance. Ces institutions peuvent être bonnes pour des pays comme l'Angleterre et la Hollande, où fleurit l'agriculture ; mais ici avant de distribuer des prix, il faudrait apprendre à les mieux mériter. Nous croyons donc que l'argent que répandent les sociétés d'agriculture serait mieux employé à établir des fermes-modèles.

Des particuliers ont déjà essayé d'établir des fermes-modèles en ce pays : mais elles n'ont eu que peu de succès, soit qu'ils ne voulussent pas ou ne pussent pas faire les sacrifices nécessaires. Peut-être aussi ont-ils été découragés par quelques pertes éprouvées d'abord, parce que ceux auxquels ils en avaient confié la direction, quoique bien qualifiés d'ailleurs, arrivant dans ce pays, ont pu être trompés par la différence du climat, du sol, des usages mêmes, ne pas avoir balancé le prix de la main d'œuvre avec celui du marché, &c. Et ceci a été un malheur, parce que quelques mois de séjour de plus parmi nous leur auraient aplani tous ces obstacles.

Quoiqu'il en soit, l'exemple des autres pays nous montre qu'il n'y a que des sociétés ou des gouvernemens qui puissent dignement conduire et soutenir ces établissemens. Parce qu'ils sont plus en état de supporter des pertes. Un corps d'hommes que, pour notre part, nous croyons plus propre que tout autre à former, à soutenir et à régir d'une manière convenable des établissemens de la nature de celui dont nous parlons, est notre vertueux clergé. Les nom-

breuses maisons d'éducation que nous lui devons déjà, presque les seules en ce pays où la jeunesse puisse recevoir une éducation soignée, nous dispensent de donner aucune preuve de cet avancé. Dans les circonstances actuelles où des difficultés politiques nous privent d'une législation bienfaisante, les corporations ecclésiastiques existantes, vouées à l'éducation, sont peut-être les seuls corps d'hommes de qui nous puissions attendre ce bienfait. Les améliorations apportées chaque jour au système d'enseignement qu'ils suivent, par l'adoption de quelque nouvelle branche des connaissances humaines, nous laissent même presque entrevoir le jour où l'on verra l'agriculture enseignée comme art dans quelques-uns de nos principaux collèges. Et certes elle n'y serait pas déplacée, puisque c'est l'art que durent étudier les premiers hommes et qu'il est en même temps le plus important à notre existence matérielle. Il l'est surtout pour ce pays qui, par sa position et la nature de ses produits, appelle chacun de ses enfans, presque sans exception, ou bien à cultiver la terre de ses propres mains ou au moins à la faire cultiver par des fermiers ou des serviteurs.

Il faudrait une ferme-modèle par comté ou au moins par district. Bientôt il y en aurait dans toutes les paroisses, dans toutes les parties du pays, parce que les jeunes-gens qui sortiraient de ces établissemens pratiqueraient naturellement ce qu'ils auraient appris ; toute la différence serait dans la quantité des semences qu'ils mettraient en terre ou des plantations qu'ils feraient ; ainsi, au lieu de semer cinquante arpens en trèfle, ils en sèmeraient cinq ou dix. Ils auraient vu semer les navets de Suède, la betterave champêtre, les carottes en grand, ils en auraient appris la culture et l'usage ; qui leur empêcherait de cultiver ces précieuses racines, sur une échelle proportionnée à l'étendue de leur domaines et de leurs moyens ?

Des boutiques de charrons et de forgerons pourraient se joindre à ces établissemens et les élèves apprendraient à se servir d'instrumens perfectionnés et même à les faire. Ces fermes pourraient aussi élever de belles races d'animaux, entretenir des étalons, de beaux taureaux, &c. à l'usage des cultivateurs voisins. Des notions de médecine vétérinaire devraient entrer dans le plan d'éducation qu'on y recevrait. Car une éducation appropriée aux besoins des cultivateurs formerait une partie essentielle du plan, les élèves devant au moins y apprendre à lire, à écrire et à chiffrer. On ne doit pas perdre de vue que le défaut d'industrie vient de l'ignorance et que les connaissances sont sœurs. Il faudrait donc joindre une école à la ferme-modèle et partager le temps de la journée, de manière que l'élève pût apprendre tout à la fois la théorie et la pratique de l'art au quel il se propose de se livrer. L'avantage de ce système serait d'autant plus grand que

les jeunes-gens y étudieraient sans perdre le goût du travail des mains et qu'un travail modéré ne pourrait nuire à leurs études. D'ailleurs la pension et l'éducation de l'élève coûteraient peu aux parens parce qu'il en gagnerait une partie lui-même par son travail ; l'institution serait ouverte ainsi à un plus grand nombre de sujets.

— 00000 —

ENFOUISSEMENT DES PLANTES.

Une plante quelconque, enfouie avant sa maturité, restitue à la terre plus de matière fertilisante qu'elle n'en a reçu pendant toute la durée de sa végétation. L'enfouissement est donc un moyen utile de fertiliser un sol et de répondre pour ainsi dire au besoin qu'il a de développer les élémens d'une vigueur durable. Mais de toutes les plantes bonnes à être enfouies, la meilleure, à circonstances égales, est celle qui, sur une étendue de terrain donnée, produit une plus grande quantité d'herbe ou de substance végétale ; celle qui puise dans l'atmosphère la plus grande partie de sa nourriture, qui ne demande presque aucun soin et qui est susceptible de fournir une belle végétation dans le sol le moins fertile. Les anciens, grands partisans de cette méthode, presque méconnue en ce pays et même trop négligée ailleurs, cultivaient peu dans cette vue les graminées ; mais ils adoptaient les légumineuses.

Parmi le grand nombre de plantes qu'on sème dans cette vue sont : le sarrasin, la vesce, les fèves, les pois, le seigle. Quelques agronomes regardent ce dernier comme pouvant suppléer au manque total d'engrais et entretenir les terres dans une continuelle fertilité durant plusieurs années. Mais quelque soit la plante à la quelle on se décide à donner une préférence marquée, il faut insister surtout sur les moyens de lui procurer une végétation vigoureuse, soit en la plâtrant, si c'est une légumineuse, soit en fumant abondamment le sol qu'on lui destine. On ne peut attendre d'un sol pauvre et épuisé qu'un produit insignifiant qui ne paie jamais la semence. Une chétive récolte enfouie veut être suivie d'une seconde et même d'une troisième ; c'est le seul moyen d'améliorer une terre aride quand on ne peut lui donner les façons nécessaires ; le temps et la persévérance vaincront toutes les difficultés.

L'enfouissement convient dans les grandes fermes comme dans les petites. On peut semer ensemble les graines de plusieurs espèces, légumineuses, graminées et autres ; y faire servir les criblures des grains : ce riche tapis de verdure, enfouie, se décomposera promptement, s'incorporera avec les molécules du sol et les décidera à une récolte succulente et très belle. Enfouissez donc, si vous voulez améliorer les plus mauvaises terres et féconder les sables les plus arides ; mais n'attendez pas que les plantes à renverser soient à mi-grain. C'est diminuer singulièrement les avantages de cette sorte d'engrais. Passé l'époque de la floraison, la plante épuise le sol et lui rapporte à peine ce qu'elle lui a enlevé. Il faut sacrifier la plante au moment où elle entre en fleur, en l'enfouissant avec la charrue.

— 00000 —

DES ANIMAUX DOMESTIQUES.

Pivots et soutiens d'une culture bien entendue, les ani-

maux domestiques, premiers auxiliaires du cultivateur, contribuent puissamment, par leurs services et leurs produits en tout genre, à la bonté du sol, à l'amélioration progressive du premier des arts et à l'aisance du propriétaire. Plus les bestiaux sont nombreux, plus la terre à de valeur et plus on a d'intérêt à en voir les races, brillantes de santé, se multiplier et fournir à l'industrie un nouvel essor ; c'est ainsi que tout s'enchaîne dans le vaste domaine de l'économie rurale. Employez tout le sol qui vous appartient, mettez tout en œuvre pour l'amener à une heureuse fertilité, et vous trouverez autour de vous les ressources nécessaires pour nourrir vos enfans et vos bestiaux. Quand la terre produit d'excellens fourrages, les animaux viennent bien, fournissent d'excellens engrais qui entretiennent la propriété dans un état convenable d'abondance et de prospérité, et par leur nombre, les avantages qu'ils offrent à chaque instant assurent le bien particulier et général et par une conséquence naturelle la richesse et l'indépendance d'un pays. C'est cet enchaînement réel, ce sont ces résultats positifs qui ont fait dire aux anciens que l'occupation la plus digne de l'homme est l'agriculture et que c'est sur elle que se fondent l'existence et la longue prospérité des nations.

Il ne suffit pas de veiller à la conservation, à la multiplication et à l'amélioration des races de bestiaux, de leur offrir une bonne nourriture ; il faut encore les traiter avec douceur, leur épargner les souffrances et les visiter souvent ; il faut éviter qu'on ne les soumette à des travaux excessifs qui finissent toujours par les énerver. L'animal est un être sensible ; s'il est traité convenablement, l'esclavage au quel il est réduit lui devient supportable ; mais si l'homme est en état de guerre continuelle avec lui, il cherche à lui résister, il devient rétif, mutin, dangereux : la contrainte ne sert qu'à l'irriter d'avantage, les coups de fouet le poussent sans cesse à la révolte.

— 00000 —

PLANTATION DES ARBRES.

Il est beaucoup question en ce pays de couper des arbres, d'abattre des forêts, mais bien peu d'en planter. Il n'est donc pas étonnant qu'on réussisse peu quand on entreprend de le faire. Dans des pays livrés à l'agriculture depuis des milliers d'années, on plante presque autant d'arbres qu'on en coupe et on le fait avec succès. On ne peut en dire autant ici. Nous croyons donc qu'il ne sera pas hors de propos de dire un mot sur cette opération, parce que, si on en plante quelquefois à présent pour l'agrément, on sera bientôt dans la nécessité de le faire, nos forêts disparaissant sous la hache du bûcheron comme par enchantement.

On doit employer le plant le plus jeune qu'il est possible. Il prend plus facilement et pousse plus vite. Quelquefois on plante en plein air de jeunes arbres qu'on a mis au milieu d'un bois, où ils étaient trop rapprochés et trop ombragés, pour que leur écorce ait pris une consistance ferme : rien d'extraordinaire, si l'on voit périr bientôt ces jeunes plants, dont le soleil frappe les jeunes écorces et les altère au point qu'elles se dessèchent en peu d'années. Il est bon pendant la première année d'envelopper leur tige de paille, &c. Il faut aussi avoir soin de remarquer de quelle nature est le terrain d'où l'on tire le plant, afin

de le mettre dans un terrain semblable. On sait que certains arbres se plaisent dans des lieux humides, pendant que d'autres aiment des lieux élevés et même arides.

Après la reprise de ces plants, quelques soins sont encore nécessaires. On ôte aux pieds les plantes parasites qui y croissent, si elles sont de nature à nuire, et afin d'ouvrir le sol à l'air, à la chaleur et aux eaux pluviales.

On aime mieux pourtant en général se procurer des arbres par semis que par la voie de la plantation, parce qu'on se procure par cette voie de plus beaux arbres, une végétation plus vigoureuse et plus durable. Comme quelquefois on a à planter en plein champ et qu'il serait alors aussi difficile que dispendieux de recourir au semis, on a recouru en Europe à un moyen fort ingénieux, qui réunit tous les avantages. On sème dans des caisses ou paniers remplis de terre bien préparée les semences des arbres qu'on veut se procurer, et l'on met ces caisses ou paniers en terre dans un jardin ou autre lieu sûr. On ne laisse croître dans chacun qu'un seul plant, le plus beau. Au moyen de ce semis, que l'on surveille et soigne pendant deux à quatre ans, on plante au printemps les paniers tels qu'ils sont, et les caisses entrouvertes, dans la fosse où l'arbre doit s'élever. Le plant ne souffre aucunement par cette méthode. Comme les paniers et les caisses sont scellés, on les fait faire grossièrement, de bois de peu de durée : ils en vaudront même mieux, puisque plus faciles à briser, plus prompts à pourrir, ils n'opposent pas d'obstacle au prolongement des racines ni à leur végétation.

Il arrive souvent que des personnes qui pourraient faire d'utiles plantations, en sont détournés par la crainte qu'ils éprouvent de ne pas obtenir eux-mêmes ou de n'obtenir qu'après un laps considérable d'années, le fruit de leurs dépenses et de leurs travaux. Voici un état de la hauteur et de la circonférence de quelques arbres plantés, à un âge marqué. L'aune, à 12 ans, a 35 pieds de hauteur et 12 à 16 pouces de tour. Le noyer, à 25 ans, a 25 pieds de hauteur et près de 3 pieds de circonférence. Le frêne, à 17 ans, 24 pieds hauteur et 2 circonférence. Le pia, à 16 ans, 36 à 38 pieds de hauteur et 2 pieds 4 pouces de tour. Le sapin, au même âge, 30 pieds sur 17 pouces de circonférence.

—0000—

AMÉLIORATION DES LAINES ET RÉGÉNÉRATION DES BÊTES À LAINE.

Dans un temps où chacun veut affranchir son pays du tribut qu'il paie à l'Angleterre par l'achat des draps et des laines, on verra sans doute avec plaisir une notice sur ce qu'on a fait en divers pays d'Europe, pour améliorer les laines et régénérer le précieux quadrupède qui nous les donne. Puisse une louable émulation faire chez nous ce qu'elle a fait là.

Quelques personnes croient que la rigueur de notre climat rend impossibles ici l'amélioration des laines et une régénération durable des moutons ; c'est une erreur. L'expérience a prouvé qu'un troupeau, parqué en plein air pendant tout un hiver fort rude, en France, s'est maintenu plus sain, plus vigoureux et a donné une laine infiniment

plus belle que ceux qui étaient renfermés dans une étable. Cette expérience faite en 1768 a été suivie d'un grand nombre d'autres qui ont toujours offert le même résultat. On a transporté des moutons de Barbarie en Espagne, l'Espagne en Angleterre, des Indes Orientales en Hollande, et toujours avec un succès complet, et l'expérience a constamment démontré que ces animaux s'accoutument bien au froid et y prospèrent sans éprouver d'altération, transportés du chaud au froid. Le transport du froid au chaud au contraire opère un tout autre effet.

Si la rigueur du climat opère sur un troupeau, il n'opère donc que d'une manière favorable ; la nature en effet n'a pas pourvu les moutons d'une aussi épaisse toison pour les confiner aux pays chauds. Elle semblerait au contraire les avoir formés uniquement pour les climats rigoureux. Aussi avons-nous vu des troupeaux transportés d'Espagne et d'Angleterre en Suède, pays beaucoup plus froid que le nôtre, y prospérer et cette contrée devenir, pour la beauté de ses laines, l'émule des pays d'où elle avait tiré ses troupeaux. Les véritables moyens de relever les bêtes à laine sont d'importer et de multiplier de bonnes espèces de beliers, des races choisies. Les soins à prendre de ces animaux influent aussi beaucoup sur leur santé et la beauté de leurs laines. Ces soins consistent : 1^o. à parquer les moutons en plein air, comme on le fait en Angleterre et en Irlande, où on ne les tient à l'étable que lorsque la terre est couverte de neige, encore ne cherche-t-on alors qu'à les mettre à l'abri de l'humidité et nullement du froid, puisque ces étables ne sont que des toits soutenus par des perches ; 2^o. à les tenir proprement ; 3^o. à leur donner, surtout en hiver, du sel qui leur est très favorable et les préserve de nombre de maladies contagieuses. La quantité suffisante est une livre de sel en huit jours, pour vingt moutons.

Voilà, après avoir régénéré la race de nos moutons, les moyens de la maintenir bonne et de nous procurer les laines nécessaires pour notre consommation et même pour l'exportation. La preuve que ce sont les soins bien entendus qui maintiennent en bon état les races de moutons, c'est que la France pendant longtemps en possession de fournir de belles laines au reste de l'Europe, se vit dans le dernier siècle obligé d'en faire venir de l'étranger, pour alimenter ses manufactures. C'est que les pays voisins avaient amélioré leurs troupeaux et qu'en France on les avait laissés dégénérer par le défaut de soins. Le zèle de quelques hommes éclairés a depuis mis la France au niveau de ses voisins sous ce rapport, et aujourd'hui elle exporte de belles laines.

—0000—

MOYEN DE CONSERVER L'APPÉTIT AUX COCHONS, LORSQU'ON LES ENGRAISSE.

Pour conserver l'appétit aux cochons, il suffit de leur donner une fois par jour deux poignées d'avoine sèche, dont on prépare toujours une provision pour quelques jours. À cet effet, on met l'avoine par couche dans un pot, on y répand du sel, et on arrose le tout d'un peu d'eau ; mais il ne faut pas remplir entièrement le pot, parce que l'avoine se gonfle par l'humidité.

AMÉLIORATION DE CULTURE—FAIT REMARQUABLE.

Une statistique de la France nous montre que, il y a 50 ans, la récolte générale des grains n'était que suffisante pour la population qui se montait alors à 25 millions, les états des donanes prouvant qu'alors comme aujourd'hui les importations comme les exportations de grains y sont nulles. Aujourd'hui ce pays renferme 33 millions d'individus, ce qui fait une différence en plus de 8 millions. Or depuis 50 ans, il n'a dû se faire que peu de défrichemens en France et toutes choses égales, ce pays devrait encore ne pouvoir nourrir qu'à peu près 25 millions d'individus. Ceci est une preuve sans réplique de la bonté du nouveau système d'agriculture qui proscriit les jachères et substitue en plusieurs cas la culture des racines et des plantes légumineuses aux céréales.

SCIENCES.

EXTRAIT DU COURS ABRÉGÉ DE LEÇONS DE CHIMIE.

Leçon quatrième.

D. Qu'est-ce que l'électricité ?

R. L'électricité est ce principe inhérent des substances qui en attire d'autres plus légères ou de condition différente.

D. Quelles sont les modifications de l'électricité ?

R. Le magnétisme et le galvanisme sont des modifications de l'électricité, avec cette différence que l'électricité proprement dite convient à un grand nombre de différentes substances, au lieu que le magnétisme ne se rapporte qu'au fer et à l'aimant, et que le galvanisme ne se manifeste qu'au moyen de certains métaux susceptibles de différens degrés d'oxydation, humectés avec un acide minéral.

D. Comment divise-t-on l'électricité ?

R. L'électricité est reconnue en *positive* et *negative*, termes corrélatifs qui expriment une plus ou moins grande quantité de ce fluide. Quelques-uns, suivant la vieille nomenclature, préfèrent la distinguer en *électricité vitreuse* et en *électricité résineuse*.

Les substances électrisées au même degré se repoussent les unes les autres ; celles qui sont électrisées, les unes *plus*, les autres *moins*, s'attirent et se rapprochent.

D. Où réside l'électricité ?

R. L'électricité réside plus ou moins dans presque toutes les substances physiques, mais principalement dans l'air atmosphérique, surtout quand il est pur et sec.

D. Comment accumule-t-on le fluide électrique ?

R. Au moyen de frictions sur le verre ou sur la cire, &c. avec un amalgame sec et chaud, ou un mouchoir de soie ; on accumule le fluide électrique dans des vases, ou sur la surface, et on appelle excitation électrique le pouvoir répulsif et attractif ainsi mis en mouvement par la friction. Lorsque la friction est considérable, que l'air est bien sec et que les ustensiles sont chauds, des étincelles et

même un courant de fluide électrique se laisse apercevoir comme une flamme de feu, et passe de la substance électrique, ou d'une substance électrisée, à celles qui ne le sont pas.

D. Comment se fait le passage du fluide électrique d'une substance à une autre ?

R. Le passage du fluide électrique d'une substance à une autre se fait un moyen de ce qu'on appelle conducteurs. Or, il y a des corps qui sont bons conducteurs et d'autres qui ne le sont pas. L'eau et tous les métaux sont de bons conducteurs, ainsi que de bons collecteurs du fluide électrique, et ils le sont encore mieux, lorsqu'ils sont exposés en pointes, principe qui nous guide dans la construction et l'usage des paratonnerres, qui sont destinés à attirer et à collecter le fluide électrique qui s'accumule dans les nuées pour ensuite le conduire dans la terre ; mais le verre, la cire, la soie, la plume, le duvet, le bois sec ne sont pas conducteurs de ce fluide.

D. Comment accumule-t-on le galvanisme ?

R. On excite et on accumule la modification de l'électricité appelée galvanisme au moyen de quelques plaques de métaux de différentes oxydabilités, arrangées dans une caisse, nommée auge galvanique d'une manière alternative, et humectées avec un acide minéral délayé. Les métaux les plus oxydables possèdent l'électricité positive, et les moins oxydables la négative. Plus ces plaques de différens métaux sont nombreuses, plus grande et plus forte est la quantité d'électricité, et dans son passage à la substance placée entre ces deux pôles, elle est accompagnée du plus grand degré de calorique connu. Ce calorique produit en un instant la décomposition des substances les plus intimement unies, et la fonte subite des métaux les plus réfractaires.

D. Quelle est la dernière substance de la première classe ?

R. C'est la lumière.

D. Qu'est-ce que la lumière ?

R. La lumière, prise dans un sens collectif, désigne l'union des différens rayons qui procèdent des corps lumineux, et causent, sur nos sens optiques, la sensation qu'on appelle vision ; c'est-à-dire que la lumière est une substance particulière qui rend perceptibles à nos yeux la forme et la proportion des objets, et qui, dans ses parties séparables, donne les différentes couleurs et de l'éclat à toutes les productions de la nature et de l'art.

D. Quelle est la source de la lumière ?

R. Les physiiciens ne sont pas d'accord sur les sources de la lumière ; le plus grand nombre pense qu'elle émane du soleil et des étoiles fixes ; quelques-uns la croient répandue dans l'espace. Cependant, elle se manifeste avec le calorique dans un grand nombre de décompositions et de composition chimiques nouvelles, comme dans la combustion d'une foule de substances, dans la décomposition des alkalis, dans la combinaison de l'oxygène avec les métaux, dans l'ignition de la majeure partie des corps naturels, &c.

On peut considéré toutes les substances de la nature comme autant de prismes naturels qui décomposent, ou plutôt qui divisent la lumière. Lorsqu'elles est réfléchie toute entière de la surface, et sans aucun changement dans

ses rayons, on éprouve la sensation du blanc ; lorsqu'elle est en partie réfléchi et en partie absorbée, il en résulte les diverses colorations ; lorsque l'absorption de tous ses rayons est complète, la production du noir absolu a lieu ; de sorte que le blanc est la réunion de toutes les couleurs, et le noir en est l'absence. Plusieurs corps acquièrent la propriété de luire lorsqu'ils sont exposés, pendant un certain temps, à l'influence d'une lumière vive. Les corps à travers lesquels la lumière passe facilement, sont appelés *diaphanes*, ou transparents, et ceux, au contraire, qui l'arrêtent à leur surface, sont nommés corps *opaques*.

d. Quel rapport la réfrangibilité des corps a-t-elle avec leur composition chimique ?

r. La réfrangibilité des corps coïncide parfaitement avec leur composition chimique, de sorte que si la puissance réfringente trouvée est en rapport avec les principes constituans obtenus par l'analyse de la substance, l'exactitude des résultats de l'opération ne peut être douteuse, et l'on sait que le célèbre Newton a observé, il y a plus d'un siècle, que la force réfractive des corps que la lumière traverse avait lieu en raison de leur densité et de leur combustibilité, et qu'il avait prédit, sur cette observation, que l'eau devait contenir un principe inflammable que l'on a découvert depuis être le gaz hydrogène qui en fait partie, et qui est, en effet, très inflammable.

d. De combien de rayons la lumière est-elle composée ?

r. La lumière blanche, ou solaire, est composée de huit rayons primitifs, ou colorés, que l'on met en évidence au moyen du prisme, et qui se présente dans l'ordre suivant ; savoir, 1°. le rouge ; 2°. l'orangé ; 3°. le jaune ; 4°. le vert ; 5°. le bleu ; 6°. l'indigo ; 7°. le pourpre, 8°. le violet.

Quelques physiciens sont portés à croire que le rouge, le jaune et le bleu sont les seules couleurs simples ou primitives, dont les modifications produisent la formation des autres rayons ; c'est à-dire que le vert résulte du jaune et du bleu ; l'orangé, du rouge et du jaune ; et l'indigo, du bleu et du violet ; et ces trois couleurs, le rouge, le bleu et le jaune, étant celles dont la combinaison et les proportions forment toutes les nuances dont les arts sont enrichis, les teinturiers n'en connaissent pas d'autres primitives.

d. De quoi dépend la réflexion des rayons de la lumière ?

r. La réflexion des rayons colorés de la lumière dépend, non de la nature, mais de l'arrangement chimique des particules constituantes des corps, comme on le voit par la production des différentes couleurs, au moyen du mélange de certains ingrédients faiblement colorés, et quelquefois même tout-à-fait limpides ; d'où l'on peut tirer la conclusion rigoureuse que les différentes couleurs ne sont pas inhérents à la matière, mais dépendent de l'arrangement chimique des particules constituantes des corps, gouverné par les différents degrés de l'affinité chimique.

L'artiste chimiste, par l'application variée des principes de l'affinité chimique, produit et change les couleurs à volonté. Il est donc nécessaire que les artistes connaissent bien les affinités chimiques, au moyen desquelles ils peuvent, dans l'occasion, combiner différents ingrédients avec lesquels ils puissent former diverses couleurs.

ECONOMIE, INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES.

DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

suite.

Seizième siècle.

La découverte de Colomb, funeste à l'Espagne qu'elle ruinait en la couvrant d'or, donna à l'Europe une foule de productions plus précieuses que cet or lui-même. Tandis que l'indolent Espagnol, trop fier de sa richesse et de sa souveraineté lointaine, végétait dans un lâche repos, de nouvelles sources de commerce s'étaient ouvertes aux peuples industriels. L'indigo, le tabac, le coton, la vanille, le cacao, le quinquina, la cochenille, virent du Nouveau-Monde enrichir la vieille Europe. Les Hollandais et les Anglais surent par-dessus tous les autres profiter de ces trésors inconnus...

Nous retrouverons à leur place la plupart de ces productions. Et d'abord le chocolat : le luxe et la sensualité nous ont procuré une espèce d'aliment qui joint à un goût suave des propriétés salutaires. Les Mexicains nous ont les premiers donné l'idée de ces préparations nutritives, sur lesquelles nous avons plusieurs traités indiqués dans le *Journal des Savans* et autres. Le chocolat se fait avec les amandes du cacao mondées, pelées, grillées, pilées, réduites en pâte, sucrées et jetées dans des moules.

L'an 1520, les Espagnols apportèrent du chocolat du Mexique en Europe. L'archevêque de Lyon, frère du cardinal de Richelieu, en a le premier fait usage en France, en 1662. Des moines espagnols lui avaient vendu ce *secret* pour guérir ou modérer les vapeurs de sa rate. Il se consomme en Europe, au dix-neuvième siècle, vingt-trois millions de livres de cacao par an.

Du chocolat au café la transition est naturelle. Rien n'est plus incertain que l'origine du café ou plutôt de son usage. D'après Fausto Nayrone, le café fut découvert par le prieur de quelques moines, après qu'il eut été averti par un gardeur de chèvres ou de chameaux que quelquefois son bétail veillait et sautait toute la nuit après avoir mangé du café. Ce supérieur en fit prendre une infusion à ses moines, qui dormaient en disant l'office de nuit. D'autres disent qu'on doit la découverte du café à un muphti qui, pour faire des prières plus longues que les autres dervis, en fit l'expérience. Enfin on rapporte qu'au milieu du quinzième siècle un certain Gemma-Reddin, faisant un voyage en Perse, y trouva des gens de son pays qui prenaient du café et vantaient cette boisson ; à son retour il fut malade, en prit et fut guéri. Dès lors il mit cette liqueur en vogue à Aden ; de là elle passa à La Mecque ; de l'Arabie-Heureuse elle fut portée au Caire et à Constantinople. Plusieurs fois les sultans l'ont interdite, d'autres l'ont permise ; enfin l'usage s'en établit peu à peu.

Le premier café qui parvint en France arriva à Marseille en 1644, et le premier qui en introduisit l'usage à Paris fut un envoyé de Mahomet IV.

Le premier lieu public appelé *Café* a été ouvert à Marseille en 1671.

On a essayé de cultiver le café en Europe, mais sans succès pour la qualité. On dit qu'un Français des environs de Dijon en fit le premier l'expérience en 1670. Il eut du fruit, mais fade, insipide, et ne put en faire usage. La consommation annuelle du café en Europe est de cent quarante millions de livres.

Les hommes, non contents de satisfaire leurs besoins et leurs services, ont encore su s'en créer de factices. C'est ainsi que s'est peu à peu établi l'usage de remplir son nez d'une poudre sale dont l'odeur chatouille agréablement des organes blasés, et d'aspirer une fumée plus sale encore, qu'on rend ensuite à l'air pour en aspirer de nouveau. Les partisans du tabac disent qu'il est un véritable besoin, et citent l'histoire à l'appui de leur assertion. Si les Gaulois et les Germains, nous disent-ils, ne connaissaient pas le tabac, ils en avaient l'équivalent. Ils recevaient la fumée du chanvre brûlé sur des pierres rougies au feu, et s'enivraient de cette vapeur, ainsi que leurs druides devant leur dieu Teutatès, qu'ils croyaient honorer ainsi. Quoi qu'il en soit, la plante de tabac fut introduite en Europe en 1560. Elle parvint tout à coup à un si haut degré de faveur, que chacun a voulu lui donner son nom. On l'appela tour à tour *nicotiane*, *herbe du grand-prieur*, *herbe à la reine*, parce que Nicot, ambassadeur de France à la cour de Portugal, l'ayant reçue d'un marchand flamand, la présenta à son arrivée à Lisbonne au grand-prieur, et puis à son retour en France à la reine Catherine de Médicis. Elle fut aussi nommée *herbe de Sainte-Croix*, *herbe de Torna-Buana*, noms de deux cardinaux qui les premiers la mirent en réputation dans l'Italie. Aux Indes, au Brésil, dans la Floride, elle portait le nom de *petun*, qu'elle y conserve encore ; mais les Espagnols lui donnèrent celui de *tabacco*, parce qu'ils la connurent premièrement à Tabago, l'une des Antilles : c'est de cette île que sir Fr. Drake l'apporta en Angleterre en 1585. Ainsi cette plante, qui n'était qu'une simple production sauvage d'une petite île d'Amérique, se répandit en peu de temps dans tous les climats. On la cultive surtout aujourd'hui au Brésil, dans la Virginie, le Maryland, le Mexique, l'Italie, l'Espagne, la Hollande, l'Angleterre, et dans quelques contrées de la France, telles que la Bourgogne, l'Alsace, le Béarn, et surtout les environs de Tonnerre, près d'Agen. Le tabac, comme on le voit, a eu de nombreux partisans : au nombre de ces derniers il ne faut pas compter un empereur des Turcs (*), un czar (**), un roi de Perse, qui en défendirent l'usage à leurs sujets, sous peine d'être privés de la vie ou du nez ; un roi d'Angleterre (***), qui a écrit un traité contre la *maudite plante* ; un pape (****) enfin, qui *excommunia* les fidèles qui se permettent de priser dans les églises.

Le chocolat, le café, le tabac, agissent d'une manière différente pour exciter les organes : ils donnent à l'esprit de l'homme cette activité qui l'aide à supporter une vie souvent pleine de douleur. Le lait d'ânesse vint après comme un contre-poids pour calmer des sens trop vifs et des imaginations trop exaltées.

Nous avons vu que Poppée, épouse de Néron, prenait des bains de lait d'ânesse ; mais personne ne dit qu'on se fût avisé d'en boire comme remède jusqu'à François Ier.

(*) Amurat IV.—(**) Michel Fédorovitz.—(***) Jacques Stuart.—(****) Urbain VIII.

Voici comment on le connut : ce monarque se trouvait faible et malade ; les médecins ne purent le rétablir. On parla au roi d'un Juif de Constantinople qui passait pour très habile médecin. François Ier. ordonna à son ambassadeur en Turquie de faire venir à Paris ce docteur, quoi qu'il en pût coûter. Il arriva, et n'ordonna pour tout remède que du lait d'ânesse. Ce remède réussit, et les courtisans des deux sexes s'empressèrent de suivre le même régime. Depuis lors les ânesses n'ont pas cessé de croître en réputation, et sont en aussi grande vénération auprès des dames que la plante du tabac l'est auprès de leurs époux. Ajoutons, pour terminer ce chapitre consacré au sensualisme, la découverte des pommes de terre. Cette plante, dit sir J. Bauks, dont on fait maintenant un usage si étendu, fut apportée en Angleterre par les colons que sir Walter Raleigh avait envoyés, en vertu d'une patente de la reine Elisabeth, pour découvrir et cultiver en Amérique de nouvelles contrées non possédées par les chrétiens. Quelques-uns des navires de sir Walter, qui firent voile en 1584, apportèrent avec eux la pomme de terre en 1586. Elle ne fut d'abord cultivée que comme objet de curiosité ; mais après deux siècles d'insouciance, les nations du nord, éclairées par l'expérience, cultivèrent à l'envi ce précieux végétal. La France le dédaigna trop long-temps : un cuisinier eût cru déshonorer son maître s'il en eût servi sur sa table. Au fort de la révolution cette prévention n'était pas encore tout-à-fait dissipée ; on en jugera par ce fait : Dans une assemblée populaire, on allait au scrutin pour une place à laquelle l'estime publique semblait porter Parmentier. "Ne la lui donnez pas, s'écria un orateur du faubourg, il ne nous ferait manger que des pommes de terre ; c'est lui qui les a inventés !" C'est en effet Parmentier qui, par ses écrits et les efforts soutenus de la plus active philanthropie, parvint à généraliser cette culture en France. Il prouva qu'elle pouvait flatter les goûts les plus délicats, et qu'on pourrait la cultiver dans les terrains les plus stériles. Il demanda la plaine des Sablons pour faire ses essais ; Louis XVI la lui accorda, et on donna sa protection à la nouvelle culture. Il parut le jour d'une fête solennelle devant toute la cour, portant à sa boutonnière un bouquet de fleurs de pommes de terre, et des ce moment leurs vogue fut assurée . . .

Depuis Parmentier, on a tiré de la pomme de terre de l'eau-de-vie, de la potasse, une couleur jaune, une autre grise, du papier d'emballage, etc. ; c'est une véritable ruine d'or . . .

CONSEILS SUR LA SANTÉ.

MR. L'ÉDITEUR.—J'ai pensé que rendre publiques par la voie de votre journal, dans le moment actuel que la santé est le plus exposé par suite de la chaleur et des travaux auxquels se livrent les cultivateurs, quelques considérations sur l'hygiène, serait rencontrer vos vœux, qui sont l'augmentation du bien-être chez le peuple. Or sans contredit le premier de nos biens temporels est la santé.

Si la santé est le premier des biens, il est malheureusement aussi celui que nous sommes le plus exposés à perdre. Nous la ruinons par toutes sortes d'excès ; n'en

sentant le prix que lorsque nous l'avons perdue, nous négligeons les soins qui peuvent la conserver. Beaucoup pèchent par ignorance, faisant tous les jours les choses qui leur sont le plus contraires, sans soupçonner les maux qu'ils se préparent ; c'est à ceux-là surtout que j'adresse ces avis.

De l'air.—L'air est, en quelque sorte, l'aliment le plus nécessaire à notre existence ; ce n'est jamais sans inconvénient pour la santé que nous respirons un air impur : de là, naissent la plupart des maladies qui affligent l'habitant des villes. Le malaise que nous éprouvons nous avertit ordinairement de son insalubrité ; ainsi, l'on se sent oppressé si l'on se trouve renfermé dans un petit espace avec beaucoup de personnes, car l'air est corrompu dans ce cas par les émanations que chacun exale. Ces réflexions nous dirigeront dans le choix d'une habitation, choix que les circonstances laissent par malheur trop rarement à notre disposition. Sous ce rapport, l'habitant des villes est moins favorablement partagé que celui des campagnes. Vous, habitans des campagnes, assez heureux pour pouvoir vous soustraire à de si funestes inconvéniens, pourquoi faut-il que vous profitiez quelquefois si peu des avantages de votre situation ! Vous pourriez jour d'un air aussi pur que salubre, et ces mares croupissantes, ces fumiers dont vous encombrez le voisinage de vos maisons, empoisonnent celui que vous respirez et engendrent des maladies graves. Si vous faites bâtir, que les chambres soient bien aérées et qu'il se trouve un espace suffisant entre le plancher et la terre, c'est-à-dire que la cave soit assez élevée, pour que l'air puisse y circuler facilement. J'ai vu des personnes devenir infirmes pour la vie, pour avoir habité une maison dont le plancher touchait la terre : elles avaient contracté les *enfleurs blanches*.

Une précaution assez importante pour ne devoir pas être négligée, c'est de ne pas habiter une maison nouvellement construite, des chambres récemment blanchies ou vernies : des rhumatismes et souvent des maladies plus dangereuses ont été la suite de cette imprudence. Quand aux moyens de renouveler l'air de vos habitations, le plus simple et le meilleur, c'est d'ouvrir de temps à autre les portes et les fenêtres.

Des alimens : Des boissons.—Le riche se nourrit de ce qui flatte son palais, le pauvre de ce qu'il trouve ; on ne s'inquiète guère du reste ; cependant le choix des alimens est bien loin d'être indifférent à la santé, et parce que votre appétit est satisfait par les uns comme par les autres, vous auriez tort de croire qu'ils ont le même effet sur vous. Les alimens de mauvaise qualité, les viandes gâtées, le pain mêlé d'ivraie ou de seigle ergoté développent de mauvaises fièvres, peuvent même empoisonner. Les fruits verts, les mets trop épicés, les viandes salées, sont toutes choses fort malsaines. Il n'est pas moins dangereux de manger les viandes de poissons trouvés morts ou d'animaux malades. Il y eut en 1689, à Venise, une maladie épidémique qui a été reconnue provenir de ce que ses habitans avaient mangé de la chair de bœufs amenés de Hongrie et que la fatigue du voyage avait rendus malades. On sait que les viandes noires, le gibier, le bœuf, &c. nourrissent le plus ; que les viandes blanches, comme le veau et le poulet, nourrissent moins ; les légumes et le poisson nourrissent moins encore : pour bien faire, il faut dans son régime habituel entremêler leur usage et se nourrir des uns

et des autres. Un homme de moyen âge ne devra jamais faire moins de deux repas, et il se trouvera bien d'en faire trois ; quatre et cinq repas ne sont pas trop pour les enfans. Il est bien préférable de faire plusieurs repas légers qu'un copieux. Il ne faut pas se coucher aussitôt après avoir mangé ; c'est souvent la cause du cauchemar.

Évitez de faire votre boisson d'une eau puisée près d'égouts, ni d'une eau qui ne sera pas fraîche, limpide et sans odeur. Rien de plus dangereux à boire qu'une eau corrompue. Si l'on était contraint de boire une eau impure, croupissante, il faudrait d'abord la faire évaporer sur le feu, la faire passer à travers un lit de charbon, puis l'agiter avant de s'en servir au contact de l'air ; car l'eau qui a perdu l'air qu'elle contenait par l'action du feu, est lourde et indigeste.

Du sommeil et de la propreté.—La durée de votre sommeil variera selon vos occupations, votre âge ; à un homme jouissant d'une bonne santé, il faut six à huit heures. Aux personnes faibles et aux enfans huit à dix heures sont nécessaires. Qu'une activité mal entendue ne vous fasse pas prendre sur les heures de repos que la nature vous demande : vous ne le feriez pas sans vous en ressentir ; quelques heures de plus que vous y gagneriez ne valent pas la perte de votre santé. Ce n'est guère à ceux aux quels sont destinés ces conseils qu'il est nécessaire de faire connaître les inconvéniens d'un sommeil trop prolongé : sachez néanmoins qu'il énerve l'esprit et les forces et que les dormeurs ne vivent pas vieux. Si vous n'avez qu'un lit dur, consolez-vous en : un lit de plume, s'il flatte plus la mollesse, est très malsain.

La propreté est essentielle à la conservation de la santé ; les anciens l'avaient mise en grand honneur dans leurs institutions ; ils la nommaient une demi-virtu. Elle doit s'étendre à tous les objets qui remplissent nos besoins : à nos alimens, à nos meubles et à nos vêtemens principalement ; sales, ils irritent la peau et causent la plupart des maladies dégoûtantes qui y ont leur siège.

UN MÉDECIN.

—0000—

N. B.—Le seigle ergoté dont il est parlé dans l'article précédent se reconnaît en ce qu'il présente, à la place du grain, une excroissance recourbée en crochet, noirâtre, très dure et d'une saveur très acre. Le pain qu'on fait avec ce seigle est parsemé de taches violettes.—Parsennier dit qu'en faisant dessécher l'ivraie dans un four avant d'en faire le pain, on lui ôte ses qualités venéneuses.

—0000—

MANIÈRE DE CONSERVER LE BOUILLON DE VIANDE.

On prend de la chair de bœuf la plus maigre possible, tel est par exemple le jarret. On la met sur le feu dans une chaudière ordinaire, (le cuivre est préférable parce que le fer noircit un peu le bouillon,) avec une quantité d'eau suffisante pour être longtemps en ébullition. On y joint quelques carottes et un peu de persil, mais ni ognons, ni poireaux, ni navets, ni choux, parce qu'alors le bouillon n'est plus propre à être gardé ; on y ajoute du poivre, du sel, de girofle, de manière à épicer et saler un peu

fort. On laisse ensuite bouillir le tout jusqu'à ce que la chair soit tout en filandres et que ce bouillon puisse former une forte gelée. Alors on passe le tout à travers un es-suié-mains sans beaucoup exprimer, et on coule chaudement dans des bouteilles qu'on doit laisser débouchées jusqu'au parfait refroidissement.

Le peu de graisse qui est dans ce consommé prend le dessus et se place naturellement dans le cou de la bouteille, recouvrant solidement la gelée au moins à un pouce d'épaisseur ; s'il n'y en avait pas, il faudrait en ajouter, mais toujours de bœuf, dans la même proportion : elle forme une espèce de bouchon qui ferme hermétiquement le dessus de la gelée et lui ôte tout contact avec l'air, qui la ferait gâter. Dès que le tout est froid, on bouche les bouteilles avec de bon liège neuf qu'on a fait tremper dans l'eau ; on arrête la tête du bouchon au goulot de la bouteille et on la cachète pour dernière sûreté. Dans cet état, cette bouteille peut faire le tour du monde.

Lorsqu'on voudra faire usage de ce qu'elle contient, il faudra d'abord la déboucher proprement et la plonger dans de l'eau tiède. Bientôt la gelée redeviendra fluide, la graisse du col fondra et ayant de l'eau bouillante propre à confectionner le bouillon, on y versera autant de consommé qu'on le jugera nécessaire, jusqu'à ce que le bouillon ait bon goût. Ce secret est surtout utile pour les lieux éloignés des villes, où l'on ne peut se procurer en tout temps de la viande de boucherie et pour ceux qui entreprennent des voyages de long cours.

—0000—

MOYEN D'ATTENDRIER LES JAMBONS LES PLUS VIEUX ET LES PLUS DURS.

Enveloppez votre jambon dans un morceau de toile et enterrez-le dans un endroit qui ne soit ni trop humide ni trop sec : la fosse ne doit pas être profonde ; il suffit que le jambon soit entièrement recouvert d'un demi-pied de terre environ : déterrez-le au bout d'une heure. Vous pouvez être assuré que la chair sera tendre sans être cassante ou molasse.

—0000—

LIQUEUR POUVANT SUPPLÉER AU VIN.

La nature paraît avoir refusé le vin à notre pays : pour s'en procurer, il faut avoir recours à l'importation, ce dont la bourse ne s'accommode pas toujours. Nos voisins ont trouvé le moyen de suppléer au vin par le jus de pomme, qui, lorsqu'il est bien préparé et a été conservé quelque temps, ressemble au vin du Rhin. Voici le procédé qu'ils suivent :—A mesure que le jus sort des pommes mises au pressoir, comme si l'on voulait faire du cidre, on le jette dans un grand chaudron de cuivre très propre qu'on met sur le feu et on fait bouillir jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à moitié. On la verse alors dans un vaisseau de bois et on la laisse refroidir. Lorsque la liqueur est parvenue au degré de chaleur égal à celui auquel on brasse ordinairement la bière, on ajoute la quantité de levûre qu'on juge nécessaire pour exciter une fermentation assez vive. La liqueur fermente ordinairement vingt-quatre heures ;

elle se couvre d'une écume et lorsqu'on s'aperçoit que la fermentation diminue, on retire la liqueur, qu'on met dans des barils ou en bouteilles. Il est bon d'observer que, lorsque l'évaporation se fait trop précipitamment, la liqueur retient un goût désagréable de pommes cuites et qu'il est essentiel, pour développer tous les principes spiritueux, d'exciter la fermentation, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus avoir lieu.—Voyez : *Vin de Pomme*, Numéro de Juillet, Page 114.

—0000—

UTILITÉ DU BROU DE NOIX.

On donne ce nom à l'enveloppe verte, charnue qui recouvre le fruit du noyer. Cette substance contient une matière colorante avec la quelle on obtient, en teinture, un noir assez beau, des nuances fauves et brunes, un jaune même, selon les différentes variétés de noix dont on emploie le brou. Quelques personnes se servent aussi du brou de noix pour faire de l'encre et quelques ouvriers pour teindre le bois.

—0000—

COTON DANS LES DRAPS MANUFACTURÉS EN EUROPE.

Depuis un certain nombre d'années, les fabricants de draps en Europe se sont mis à introduire du coton en plus ou moins grande quantité dans la plupart de leurs tissus en laine. C'est une véritable fraude dont les lois ne paraissent pas encore s'être occupées et qu'il est assez difficile de reconnaître. La couleur de ces tissus change bientôt, vu que la teinture n'est pas aussi durable sur le coton que sur la laine et bien entendu que ces tissus ne valent pas non plus ceux de laine pure. Voici un moyen assez simple de découvrir la fraude : on prend un échantillon de l'étoffe à essayer, on la défle et on introduit l'extrémité des fils dans la flamme d'une chandelle ; si le fil est de coton, il brûlera avec rapidité jusqu'à l'endroit où on le tient dans les doigts ; si au contraire c'est de la laine, alors l'extrémité se globulera, cessera de brûler en retirant le fil de la lumière et exhalera une odeur de laine brûlée qu'il est difficile de méconnaître.

—0000—

LE TRAVAIL.

Le travail est un moyen plus sûr d'arriver à la fortune et au bonheur que la poursuite des emplois publics et des honneurs.

Avec du travail et de l'économie les hommes peuvent vivre à l'aise partout où les produits de leur industrie sont assurés.

La gêne ou la misère sont principalement produites par la conduite des individus qui les éprouvent.

Ce n'est pas le travail qui manque aux travailleurs ; ce sont au contraire les travailleurs qui manquent au travail.

Pour l'homme de travail et d'industrie, le temps est de la richesse et il peut prodiguer ou économiser cette ri-

chesse comme toute autre. La journée a vingt-quatre heures pour celui qui vit dans l'oisiveté comme pour celui qui travaille le plus activement ; mais ces vingt-quatre heures sont diversement employées. L'aisance et la misère dépendent de la manière dont chacun les dépense.

—0000—

INSTRUCTION.

C'est, pour le père de famille, une obligation sacrée que de donner ou de faire donner à ses enfans les premières notions qui peuvent avoir sur leurs moyens d'existence et sur la sagesse de leur vie une influence extrême. Ceux qui voudraient que la classe nombreuse croupit dans l'ignorance, sans doute ne voient pas que si leur système était juste, il faudrait regarder comme utiles à la prospérité publique que les moyens de multiplier les gens misérables, stupides et grossiers ; en d'autres termes, qu'il serait avantageux d'avoir une nombreuse populace dans l'État. Une pareille théorie se réfute d'elle-même. Que les hommes de bonne foi jettent un coup d'œil sur l'Écosse et sur l'Espagne, et disent quel est celui de ces deux pays auquel il est à désirer que les autres ressemblent.

Lorsqu'on désire que les cultivateurs et les ouvriers sachent lire, ce ne doit pas être pour qu'ils lisent un grand nombre de livres : leur bon sens y perdrait autant que leurs travaux. Formons-nous des idées plus justes de l'instruction et de ses résultats. D'abord, les enfans pauvres sont garantis de l'oisiveté, du vagabondage, par les écoles élémentaires ; ils y contractent des habitudes de piété, d'ordre et d'application ; ensuite, leurs facultés intellectuelles y prennent quelques développemens. Des hommes qui ont appris à lire, à écrire, à calculer, alors même qu'ils n'ouvriraient pas un seul livre dans le cours de leur vie, seraient en général plus intelligens, et par conséquent plus habiles ouvriers, que ceux dont les facultés sont restées engourdies dans une épaisse ignorance. Enfin, il est des livres dont la lecture est indispensable. Des enfans qui suivent de bonnes écoles, sont ceux qui apprennent le mieux leur catéchisme. Devenus grands, ils sont en état de lire l'Évangile et quelques ouvrages à la portée du peuple. L'habitude de pareilles lectures influe sur les mœurs, et c'est une des plus propres à détourner des vices qu'entraînent le désœuvrement et l'ennui. Tels sont les résultats d'une première instruction sagement répandue.

J'ai vu des personnes qui cependant ne manquaient ni de sens ni d'esprit, craindre, par un singulier motif, l'enseignement populaire. Donnez de l'éducation, disaient-elles, au fils d'un labourer ou d'un artisan, il laisse la profession de son père ; ainsi quand l'instruction sera générale, nul ne voudra plus exercer les métiers pénibles. Comment quelques esprits sont-ils assez légers pour être frappés d'une objection si futile ? Qu'un homme riche appelle dans son château d'un cultivateur, l'élève avec son fils, lui fasse enseigner les langues et les arts d'agrément ; bientôt l'enfant dédaignera la vie des pâtres, il ne sera plus leur égal. Mais supposez que l'homme riche ait une générosité plus éclairée, qu'au lieu de donner au fils de son fermier une éducation brillante et dangereuse, il établisse pour le village une école élémentaire.

Là, il ne s'agira point d'études superflues et pour ainsi dire de luxe ; tous les enfans recevront des principes religieux et des idées morales, tous apprendront à lire, à écrire à compter ; on ne les excitera point à sortir de l'état de leurs pères, on les formera pour l'exercer ; l'égalité existera comme auparavant dans le village ; seulement, ses habitans seront plus occupés et plus intelligens, ils vaudront mieux : voilà tout.

Pour répandre l'instruction, il est nécessaire d'avoir de bonnes méthodes d'enseignement ; et ceux qui en inventent sont au nombre des bienfaiteurs de l'humanité. Cependant, le perfectionnement des méthodes a des improbateurs, non seulement sous le rapport politique, mais, ce qui est bien plus étrange, sous le rapport littéraire. Bien des gens répètent encore d'un air profond cette espèce d'adage : *on ne sait bien que ce qu'on a appris difficilement* ; si ce principe est exact, disait un homme d'esprit, il faut croire que les plus mauvais maîtres sont les meilleurs. Ce qui est vrai, c'est qu'on ne s'instruit qu'en donnant son attention. Les bonnes méthodes sont celles qui sollicitent avec succès l'attention des élèves, et qui n'ajoutent pas aux difficultés inhérentes à la nature des études, les difficultés plus grandes que font naître l'ignorance et l'inhabileté des pédans.

Lorsque, dans un état, il existe un bon enseignement élémentaire, on peut conjecturer que les autres parties de l'instruction publique seront bientôt améliorées. En effet, les esprits sont alors dirigés vers le perfectionnement des méthodes, et l'autorité protège leurs efforts : puis, les classes pauvres sortant d'une honteuse ignorance, les classes riches veulent s'éclairer de plus en plus, afin de garder toute leur supériorité. Noble concours vers le bien ! Spectacle tout opposé à celui que présentent ces États malheureux où les puissans abrutissent leurs inférieurs, pour se dispenser de s'instruire ! C'est empêcher les hommes de remplir leurs devoirs, afin de n'avoir point à remplir les siens.

Dans toutes les écoles, depuis les plus élémentaires jusqu'aux plus élevées, le grand but doit toujours être de pénétrer les âmes du double principe de l'Évangile. Si l'on inspire l'amour de Dieu et qu'on néglige l'amour des hommes, on fera des mystiques, des êtres inutiles ou dangereux ; si l'on inspire l'amour des hommes et qu'on néglige l'amour de Dieu, on donnera des vertus incomplètes qui laisseront leurs disciples sans force au milieu des obstacles et des revers.

Il est un âge où la raison est encore assoupie, mais déjà l'enfant a des affections, et c'est par elles qu'il faut le diriger vers le bien. Le bien, c'est tout ce qu'inspire de juste l'amour de ses proches, de ses maîtres, de ses jeunes amis, et le désir d'apaiser un chagrin ou de causer un plaisir. La faculté d'aimer est celle qu'il faut surtout développer dans l'homme, depuis l'époque où il n'offre à ses instituteurs que des affections confuses, jusqu'à celle où il porte, dans les hautes écoles de philosophie, une raison exercée,

—0000—

DE LA MINERVE.

MR. L'ÉDITEUR,

Veuillez, s'il vous plaît, insérer dans votre journal un

avis que je me permets d'adresser à nos habitans, dans l'intention d'augmenter les ressources industrielles. Le fruit du hêtre en fournit le sujet. Je voyais avec chagrin, ces années passées, qu'on ne sut pas tirer à profit les FAINES de nos hêtres, dont la récolte, dans d'autres pays, est une richesse pour les classes pauvres de la société. A l'époque de leur parfaite maturité, tous les habitans des villages de plusieurs lieues à la ronde, se rendent dans les forêts, pour y ramasser cette véritable manne, que le ciel leur envoie trop rarement. Ils étendent des draps dessous ces arbres, et en secouant les branches, il ramassent dans très peu de temps, une grande quantité de ces faïnes. Et pourquoi ? Pour en extraire une excellente huile. 100 livres de ces graines produisent douze livres d'huile clarifiée, aussi bonne que l'huile d'olives, et quatre livres d'une qualité inférieure (huile à brûler.) La fabrication en est très simple. Les faïnes une fois ramassées, il faut les laisser sécher, plus elles sont sèches, plus l'huile est belle et bonne. On les vanne soigneusement, pour qu'elles soient bien nettes, on les écrase avec un pilon, tout simplement dans un mortier de bois ou dans une souche creusée. Cette pâte se met alors dans un linge clair ou canévas et se pose dessous la presse. Tout homme intelligent est capable de construire une presse en bois, telle comme on se sert pour exprimer le cidre des fruits. Aussitôt sortie de dessous la presse, l'huile veut être recueillie dans des vases pour s'y clarifier. L'on dépouille avec l'acide sulfurique, la partie mucilagineuse la plus délicate qui reste inhérente, et produit lorsqu'on la brûle, cette fumée épaisse et désagréable, cette odeur si pénétrante, qui nuisent tant à la propreté et à la santé. La dose est de trois onces pour 24 livres d'huile, auxquelles on ajoute 35 livres d'eau. On agite ce mélange, puis on le laisse reposer en un lieu chaud, pendant huit à dix jours. Quand l'huile est parfaitement séparée de l'eau on soutire, on filtre, au moyen d'un vase en bois percé de trous, tous garnis de mèches de coton ; l'huile s'obtient claire et limpide.

Dans nos environs les hêtres sont chargés de faïnes et on peut compter sur une récolte très abondante cette année. Que des habitans actifs entreprennent donc cette branche d'industrie, qui est à la portée de toutes les fortunes, et dont le produit est considérable, surtout dans ce pays où ces arbres abondent.

Monsieur l'éditeur, voici une production indigène, que je vous prie de recommander à vos compatriotes.

Votre très humble &c.

G. B.

Comté de Lacadie, 7 Août, 1837.

MÉLANGES.

SEPTEMBRE.

Ce mois conserva toujours chez les Romains le nom de *September*, qui désignait la septième place qu'il occupait d'abord dans le calendrier de Romulus, quoiqu'il devint ensuite le neuvième. A Rome, le mois de Septembre était

sous la protection de Vulcain ; le jour des ides, le dictateur ou le premier magistrat attachait au capitol le *clou sacré*.

-----0000-----

EFFETS SINGULIERS DE L'AIR CORROMPU DANS LES APPARTEMENS.

M. P. architecte de Vienne, se rendit pour affaires à la campagne du baron de L'une des plus belles chambres du château lui fut assignée pour demeure. A peine fut-il couché qu'il crut se sentir enlever de son lit et transporter ça et là dans la chambre ; tantôt il se trouvait sur le lit, tantôt dessous, tantôt près de la porte ou des fenêtres, tantôt au milieu d'une énorme cheminée : cependant il ne faisait pas assez clair pour que M. P. distinguât tous les objets. Ce n'était point une illusion, il sentait le mouvement, il reconnaissait chaque lieu de la chambre. Le lendemain matin, il parut au déjeuner, pâle et défait, comme après une nuit sans sommeil ; mais par une délicatesse naturelle il ne donna que des réponses évasives aux questions de ses hôtes.

La seconde nuit amena les mêmes apparitions, et le lendemain il se trouva plus pâle et plus abattu, mais n'en vint à aucune explication.

La troisième nuit fut comme les premières ; ses joues décolorées et ses yeux enfoncés excitèrent, le lendemain matin, les inquiétudes de la famille. Le baron prit à part M. P. et le pressa de lui dire franchement s'il n'avait point éprouvé quelque chose de désagréable dans sa chambre à coucher. Alors celui-ci raconta tout, et le baron lui avoua que depuis longtemps cette chambre était réprochée dans la maison ; que personne n'y voulait habiter et qu'aucun des domestiques n'osait y entrer seul.

Après cette explication M. P. demanda la permission d'examiner le local : il trouva que la cheminée murée en haut ne laissait point entrer l'air ; les fenêtres d'ailleurs demeuraient toujours fermées et les portes n'étaient presque jamais ouvertes ; il reconnut également que la chambre, située dans une aile du bâtiment, était surmontée d'un toit au quel ne s'apercevait pas la moindre ouverture. Il conclut que le gaz méphitique, renfermé dans le grenier, devait pénétrer en partie dans la salle, au travers de vieilles boiseries. Là cet air corrompu et qui ne pouvait se renouveler, influait sur le cerveau de manière à exciter un délire momentané qui présentait à l'imagination ces visions nocturnes.

M. P. fit un rapport de ses observations et travailla à remédier au mal. Les portes et fenêtres furent ouvertes ; un courant d'air fut établi dans la cheminée et une ouverture pratiquée au toit par deux couvreurs. L'air qui sortit de cette ouverture était d'une qualité tellement méphitique que l'un des ouvriers se trouva mal et serait tombé sans le secours de son camarade. Cette nuit même M. P. coucha dans la chambre ; comme il n'avait pas reposé depuis trois jours, il dormit mieux que jamais, et l'on n'entendit plus parler d'apparitions.

Une scène de ce genre est décrite dans l'Antiquaire de Walter Scott.

MAKANNA.

PROPHÈTE DE L'AFRIQUE MÉRIDIIONALE.

— 00 —

Il n'y a pas long-temps qu'un homme prodigieux, un de ces hommes qui semblent faits pour changer la face des peuples, a été révélé à l'Europe. Le chef d'un établissement colonial dans le sud de l'Afrique, M. Pringle, dans ses *Esquisses africaines*, a fait briller pour nous cette gloire qui, sans lui, s'éteignait peut-être dans les solitudes du pays des Cafres.

Ce peuple dépoillé, opprimé, décimé par la politique coloniale des Anglais, se redresse quelquefois sous le pied du vainqueur ; et, par les soudains et terribles efforts d'une énergie désespérée, il donne de tems en tems à ses maîtres de sanglantes leçons, que lui-même aussi paie largement de son sang. L'année dernière une furieuse irruption de Cafres sur les établissemens anglais du Cap a porté l'inquiétude jusqu'à Londres, et la lutte n'est peut-être pas encore finie entre le peuple opprimé et les soldats de l'oppresser. Depuis que les Anglais sont maîtres du Cap de Bonne-Espérance, leur gouvernement colonial n'a pas cessé de porter l'irritation et le désespoir parmi des populations qu'une sage politique aurait pu gagner et civiliser pour la prospérité de la colonie aussi bien que des naturels. Mais jusqu'ici les Anglais ont suivi, avec les Cafres, une marche constamment uniforme et toujours funeste. Ils leur assignent une frontière, et puis à quelques années de là, ils s'emparent de leurs troupeaux et de leurs cultures, les tuent, sans épargner ni femmes ni enfans, dès qu'ils défendent leur territoire ; ensuite, à ce qui reste, ils assignent une frontière plus éloignée dans une contrée sauvage, où une partie de ces malheureux meurent de faim et de misère ; et puis, quand, à force de travaux, un établissement nouveau vient à prospérer, les Anglais s'en emparent encore, et assignent encore une frontière plus reculée. Ainsi les indigènes ne voient pas de terme à leurs malheurs, pas plus qu'à l'avidité de leurs oppresseurs. Un autre moyen de la politique anglaise, pour avoir meilleur marché des naturels, c'est d'exciter entre eux des inimitiés et des guerres. Un des chefs inférieurs de la vaste contrée nommée Amakosa fut choisi par l'insolence et la trahison avaient excité chez ce peuple une juste indignation, vit se former contre lui une confédération puissante de toutes les tribus d'Amakosa, et une guerre civile éclata, furieuse et acharnée.

C'était en 1817. Alors parut, dans l'assemblée des chefs confédérés, un de ces hommes marqués du ciel pour être obéis par les autres hommes dès qu'ils veulent leur commander. Makanna était son nom, mais il était connu, dans toute la colonie, sous la dénomination de *Links* (le gaucher). Né dans un rang vulgaire et d'un rang roturier (car il y a aussi un sang noble chez ces sauvages !) son adresse et son génie l'avaient fait sortir de la foule parmi les siens. Avant cette guerre, on le voyait souvent fréquenter le principal établissement des Anglais à Graham's-Town. Il montrait une insatiable curiosité, ainsi que la plus vive intelligence sur tout ce qui faisait l'objet de ses observations. Avec les officiers, il s'entretenait de guerre et d'arts mécaniques ; avec le chapelain, il s'in-

formait curieusement des doctrines du christianisme, et l'embarassait dans une foule de subtilités métaphysiques. C'était là pour lui un plaisir de prédilection.

Combinant alors avec les traditions superstitieuses de ses compatriotes et les rêves de son imagination mystique ce qu'il avait appris touchant la création, la chute de l'homme, la redemption, la résurrection et d'autres dogmes chrétiens, il en composa une religion nouvelle dont il se proclama le prophète, et souleva habilement autre de son obscure origine un nuage de religieux mystères ; il s'annonça avec audace comme un envoyé de Dieu et le frère du Christ. Ordinairement, il se tenait à l'écart, réservé, solennel et mystérieux ; mais, dans les occasions où il s'adressait au peuple, dont la multitude se pressait autour de lui, il semblait abandonner toute son âme dans les flots d'une éloquence tendre, impétueuse et passionnée. M. Read, le missionnaire, qui le vit dans la Cafreterie en 1816, dépeignait avec enthousiasme son extérieur souverainement imposant, et sa merveilleuse influence sur les chefs aussi bien que sur la multitude. Sa parole était empreinte de la morale la plus sévère, et s'adressait sans peur aux plus puissans, pour leur reprocher leur vices.

Makanna arriva ainsi, par degrés, à une autorité complète et incontestée sur tous les chefs principaux, excepté Gaika, auquel il inspirait autant de haine que d'effroi. Bientôt on prit ses conseils sur toute affaire de quelque importance, et il fut enfin reconnu comme chef de guerre aussi bien que comme prophète. Dès lors, il se proposa la grande et patriotique tâche d'élever peu à peu la nation de ses sauvages compatriotes au niveau des nations européennes, sous le rapport intellectuel et politique. Il appliquait tout son génie et tous ses efforts à cette sérieuse entreprise, lorsque l'irruption des troupes anglaises, en 1818, vint le contraindre de donner à ses travaux une direction différente et où il devait périr.

Jusqu'à cette époque il avait cultivé avec beaucoup de soin l'amitié des autorités anglaises ; mais, après cette dernière invasion, dont le ravage avait désolé les tribus qui s'étaient confiées à lui, son âme sembla ne respirer que la vengeance, et il comprit que le moment était venu pour lui de succomber, ou de punir enfin les agressions éternelles des colons, et d'affranchir son pays de leur sanglante domination. Il comprit surtout qu'il ne s'agissait pas ici de ces incursions de maraudeurs, qui avaient jusqu'alors caractérisé les guerres des Cafres, et qui, en éparpillant les représailles, les rendaient impuissantes. Il résolut de frapper un coup décisif ; mais il lui fallait pour cela exalter et concentrer l'énergie de ses compatriotes, leur inspirer cette confiance qui brave les grands périls, les animer de cette volonté forte et unanime qui les surmonte. Jamais Pélequene de Makanna n'avait paru si puissante et si inspirée ; il évoqua tous les sentimens capables de soulever ces âmes déjà irritées, il fit parler le ciel, il dit qu'il était envoyé tout exprès par Uhlanga, le grand esprit, pour venger leurs malheurs, il leur persuada qu'il avait le pouvoir d'ouvrir les tombes et d'en faire sortir les mânes de leurs ancêtres, qui viendraient au moment précis pour les assister dans la lutte et achever l'extermination des Anglais. " Et alors, s'écriait le prophète, nous les jetterons dans l'Océan, nous nous établirons sur ces contrées dont ils ont dépouillé nos pères et nous-mêmes, et, à notre tour, nous nous nourrirons de miel."

Il persuada ainsi à presque tous les clans d'Amakosa de réunir leurs forces pour attaquer ensemble Graham's-Town, le chef-lieu des établissements anglais. Au jour dit, il passa en revue leur armée, réunie dans les forêts qui bordent le grand *Fish-River*, (fleuve du poisson) : il se trouva à la tête d'environ neuf ou dix mille hommes. Alors, selon un usage respecté parmi les guerriers cafres, ils envoyèrent au commandant anglais, le colonel Willshir, un défi dont les termes portaient "qu'ils déjeuneraient avec lui le lendemain matin."

Le lendemain matin cette multitude ne manqua pas à l'invitation qu'elle s'était faite ; à la pointe du jour elle fondit sur Graham's-Town. Le saint espoir dont Makanna avait rempli leurs âmes, l'intrépide courage qu'il leur avait inspiré, rendirent la lutte acharnée et sanglante, mais non victorieuse ; le feu du canon et de la mousqueterie faisait un épouvantable ravage dans ces masses épaisses ; chaque coup abattait son homme, tandis que les flèches des indigènes se perdaient impuissantes. On les vit alors s'élançant jusque sur la bouche des canons, et les plus intrépides brisaient la seule flèche qui leur restât pour s'en servir en guise de poignard et combattre leurs ennemis corps à corps. Cette audacieuse tactique, si différente de cette guerre de broussailles à laquelle était accoutumé ce peuple, prouve les ressources de l'esprit guerrier de Makanna, et faillit lui donner la victoire. La force de corps, l'agilité des Cafres aussi bien que l'immense supériorité du nombre allaient peut-être, en quelques minutes, triompher de la faible garnison anglaise, lorsque le vieux chef hottentot Boezak, ami des Anglais, arriva, de fortune, à Graham's-Town, avec un corps de troupes qu'il lança à la rencontre des Cafres. La plupart de leurs chefs étaient personnellement connus du vieux Boezak ; il distinguait sur le champ de bataille leurs guerriers les plus intrépides et les plus redoutables, les désignait à ses gens, habiles chasseurs de buffles, les meilleurs tireurs de la colonie, qui les tuaient sans en manquer un seul. L'attaque furieuse des Cafres fut un instant arrêtée, les Anglais reprirent courage, leur feu devint plus meurtrier, la mitraille moissonnait des rangs entiers, et la fleur de cette nation tomba, fauchée comme l'herbe. A ce massacre épouvantable, succéda la terreur panique ; et, après d'héroïques, de sur-naturels efforts, Makanna fut entraîné dans la fuite des siens.

Plus le gouvernement colonial avait été épouvanté de cette formidable attaque, plus il fut féroce dans son triomphe ; les soldats anglais, unis aux Hottentots parcoururent le pays dans tous les sens ; les habitations et les moissons étaient la proie du feu, les hommes la proie du glaive ; le prophète Makanna fut mis hors la loi, et les habitans furent menacés d'une extermination générale, s'ils ne le livraient mort ou vif. Mais pas un traître ne se trouva parmi ce peuple réduit au désespoir.

La résolution que prit alors Makanna donne de son caractère une idée plus haute qu'aucune des actions de sa vie. Il voulut être la rançon de son pays, et se livrer en otage pour ses compatriotes. Par bonheur, dit l'auteur des *Esquisses africaines* je puis donner à cet égard des particularités authentiques prises de notes recueillies à cette époque par le capitaine Stokenstrom, l'officier entre les mains duquel Makanna s'est livré.

C'était le 15 août 1819, deux femmes de la tribu Ghonqua se présentent au camp anglais ; elles sont envoyées

par Makanna, qui offre de venir lui même traiter de la paix, sous la condition qu'on lui donnera un sauf-conduit ; le chef de l'expédition, qui avait ordre de le prendre *mort ou vif*, ne peut promettre aucune garantie ; et, le lendemain matin, le chef magnanime entre lui-même au camp, avec cette fierté calme, cet empire de soi-même qui commande aux autres un respect involontaire. "On prétend, dit le chef africain, que je suis la cause de la guerre ; je veux voir si, en me livrant moi-même aux conquérans, je rendra la paix à mon pays." Tels avaient été, un bien petit nombre d'années auparavant, les termes de l'abdication de Napoléon. Et comme Napoléon, Makanna fut jeté dans les fers. Le gouvernement colonial l'envoya à Cape-Town ; et, avec plusieurs de ses compatriotes, coupables comme lui d'avoir combattu pour leur terre natale contre les brigands *civilisés*, il fut condamné à être emprisonné toute sa vie dans l'île Robben, le Botany-Bay du Cap, lieu infâme assigné à la détention des condamnés, des esclaves rebelles, de toutes sortes de malfaiteurs, et à travailler avec eux dans des carrières d'ardoises.

Dans cette prison, Makanna semblait encore le prophète et le chef des tribus ; cet ascendant caractéristique qu'il exerçait sur tous les hommes ne lui manqua pas ici ; il y avait à peine un an qu'il était captif, et tous ses compagnons d'infortune le reconnaissaient pour leur maître, pour l'envoyé de Dieu parmi eux. Avec leur aide, il livra combat à ses gardes et les désarma. Il s'empara d'une barque et s'y jeta avec les siens ; la barque sombra sous le poids énorme qui la surchargeait. Quelques-uns de ses amis, échappés à ce désastre, ont raconté que Makanna se tint quelque tems cramponné sur un rocher, et qu'on entendit au loin sa voix merveilleusement sonore encourager les malheureux qui luttèrent avec les flots, jusqu'à ce qu'enfin lui-même fut englouti par la tempête furieuse.

Telle fut la fin du prophète Makanna, frère du Christ ; de cet homme qui était plus qu'un homme parmi ses sauvages compatriotes, et qui se fût placé au premier rang parmi les hommes civilisés : plus grand par ses sentimens héroïques et la hauteur de ses desseins que par les actions qu'une trop courte destinée ne lui a pas permis d'accomplir ; marqué surtout de ce caractère particulier aux hommes extraordinaires, prédestinés pour dominer leurs semblables. Makanna était un de ces êtres qui peuvent impunément se donner pour les envoyés du ciel, car ils ont le génie qui prouve leur mission, et il semble, à la profonde vénération, à la confiance mystérieuse qu'ils inspirent, qu'il y a effectivement en eux quelque chose de surnaturel.

Il y a, dit M. Pringle, un sentiment de suprême mélancolie à songer quel merveilleux instrument, pour propager la civilisation parmi les tribus des Cafres, on a perdu par l'infâme traitement qui a détruit ce sauvage extraordinaire ; tandis qu'une politique plus sage et plus généreuse en aurait fait, pour la colonie, un allié reconnaissant, et, pour ses compatriotes, le dispensateur d'éternels bienfaits.

Son nom vit encore vénéré par ces populations, son esprit plane encore sur ces vastes solitudes ; on ne pleure pas sa perte, car on n'y croit pas, et on l'attend toujours dans un sentiment plein d'amour et d'espoir. Nous l'apprenons par un ouvrage récent de M. Kay, qui a résidé quelques années dans ce pays. (*Researches in Caffraria.*) "Telle était la foi universelle dans la puissance surhu-

maine de Makanna, tel était le caractère sacré dont il était marqué parmi ses compatriotes, qu'un grand nombre d'entre eux n'a jamais voulu donner aucune créance aux récits de sa mort, et qu'ils attendent toujours son retour avec une imperturbable confiance."

Nous n'avons pu donner ici qu'une pâle esquisse du portrait de Makanna ; le livre de M. Pringle (dont il a paru dernièrement une nouvelle édition) offre sur ce caractère d'une nature généreuse et extraordinaire des détails d'un vif intérêt ; il présente surtout une curieuse histoire de l'état actuel de ce grand établissement colonial des Anglais, et une critique pleine de sens du système de colonisation appliqué à cette vaste portion de l'Afrique méridionale.

M. A.

—0000—

LA CACHETTE.

HISTOIRE VÉRITABLE.

Ce fut un beau jour que celui où Mme veuve Dufougeray sortit en habits de cérémonie pour se rendre chez M. Aymar. Il s'agissait d'une importante et solennelle démarche. Depuis bien des années Mme Dufougeray n'avait endossé sa robe de noces à ramages, ni mis tant d'apprêt à sa toilette ; jamais non plus elle n'avait marché d'un pas plus lesté et plus dégagé ; elle se sentait rajeunie de vingt ans. Les portes s'ouvrirent à deux battans devant elle et M. Aymar qui s'attendait à cette visite, s'empressa d'aller à sa rencontre. Mon cousin, dit-elle, sans autre préambule, je viens vous demander pour mon Paul la main de cette chère enfant que voilà, et, en disant ces mots, elle s'avança vers Ernestine, à qui elle donna un baiser sur le front.

Ainsi fut résolu le grand problème qui, depuis un an, agitait toutes les têtes de la petite ville de L....., savoir à laquelle d'Ernestine ou Marie, s'adressaient les soins et les vœux du jeune et beau Paul Dufougeray, également assidu et empressé auprès des deux cousines qu'il suivait partout et avec lesquelles il dansait exclusivement à tous les bals, sans préférence marquée pour l'une ni pour l'autre.

Eh bien, mon ange, dit M. Aymar à Ernestine, que penses-tu de cette proposition ? Aimerais-tu Paul Dufougeray, pour ton époux ? La timide enfant se jeta en rougissant dans les bras de son père et murmura un faible oui que chacun devina plutôt qu'il ne l'entendit. Mme Dufougeray transportée, l'attira vers elle et la pressa sur son sien en la couvrant de baisers. En ce moment un soupir étouffé se fit entendre dans la partie reculée de l'appartement. Il sortait de la poitrine oppressée d'une jeune fille qui s'était mise à l'écart à l'entrée de Mme Dufougeray, et dont une pâleur mortelle couvrit le noble et gracieux visage, tandis que deux grosses larmes roulèrent sous ses longues paupières ; pour cacher son trouble, elle se hâta de quitter le salon.

C'est que Marie aussi aimait Paul et d'un amour d'autant plus profond qu'elle le comprimait dans son cœur ; mais il n'y avait que ce sentiment qui put balancer l'affection qu'elle avait pour sa cousine, et rien ne pouvait entrer

en comparaison avec sa vénération et sa reconnaissance pour son oncle, qui l'avait recueillie orpheline et pauvre et n'avait jamais fait de différence entre ses deux filles, comme il avait coutume de les appeler.

Quoique douée d'une imagination ardente, il y avait dans ce cœur noble et pur quelque chose de plus puissant que les passions ; c'était un rigide sentiment d'honneur, un instinct de droiture et de probité qui ne savait pas fléchir devant les devoirs les plus rigoureux. Elle eût fixé sans partage le choix et les sentimens de Paul, si, par une générosité surhumaine, elle n'avait mis toute son application à détourner d'elle les vœux et les attentions du jeune homme pour les reporter sur Ernestine, dans l'âme naïve et limpide de laquelle elle avait lu une inclination que celle-ci ne songeait point à cacher. Paul était d'ailleurs un riche parti qui flattait l'ambition paternelle de M. Aymar ; et les désirs du père et le bonheur de la fille étaient pour Marie une arche sainte devant laquelle elle n'avait pas hésité à immoler le repos de son existence.

Dominé par l'influence de cet esprit supérieur, Paul avait, sans s'en douter, suivi la direction qu'elle lui avait imprimée, prenant lui-même pour de la simple amitié un sentiment qui fût devenu la plus violente des passions. Ernestine vive et folâtre enfant, s'était abandonnée sans calcul et sans réserve au penchant qui l'entraînait vers Paul et, si elle avait quelquefois remarqué la profonde tristesse de Marie, elle était loin d'imaginer de quel immense sacrifice elle était redevable à ce pieux et sublime dévouement. Du reste, elle avait pour sa cousine toute la tendresse d'une sœur chérie.

On était alors en avril ; le mariage fut fixé au mois de juin ; il fut décidé que tout se passerait en famille, et que pour plus de liberté la noce se célébrerait dans une maison de campagne à deux lieues de la ville. C'était une ancienne abbaye acquise par feu M. Dufougeray, lors de la vente des biens nationaux, immense édifice auquel les embellissemens faits par le nouveau propriétaire n'avaient pu réussir à faire perdre l'aspect mélancolique et sévère de sa première destination, mais qui était ceint d'un vaste enclos comprenant des bois, des prairies, des vignobles et de superbes jardins.

Le lundi, jour fixé pour la cérémonie, se trouvait le 13 juin, circonstance à laquelle la superstitieuse Mme Dufougeray n'avait probablement pas fait attention. Le soleil s'était levé au milieu de nuages noirs qui devaient faire craindre pour la solidité du temps ; il faisait une de ces journées douces, mais sombres et grises qui s'harmonient si bien avec la mélancolie d'une âme souffrante. Marie, que le sommeil ne visitait plus, s'était levée avant le jour ; prosternée à deux genoux devant sa fenêtre ouverte et fixant au ciel ses beaux yeux d'où s'échappaient des larmes abondantes, elle lui adressait une de ces prières muettes, mais ardentes, dont il serait impossible de démêler le but et le sens, dans une situation où l'espérance même n'est pas permise. Que demandait-elle à Dieu ? Sans doute elle l'ignorait elle-même, car elle ne pouvait avoir une pensée de bonheur que son cœur ne se reprochât, ni former un désir qui ne lui parût un sacrilège. Hélas ! le ciel si souvent sourd à nos vœux, sert quelquefois nos intérêts au-delà de ce que nous oserions désirer.

Il y avait plus d'une heure que Marie était absorbée dans ses amères pensées, lorsque des cris, des coups re-

tentissans, un grand mouvement de chevaux et de voitures, vinrent la tirer de sa rêverie. C'étaient les invités de la noce, parens et amis des jeunes époux, troupe joyeuse et folle, qui n'avait pas dormi de la nuit et qui accourait au rendez-vous général d'où l'on devait partir pour l'abbaye de St. Venant. De bruyans éclats de rire, des chansons tronquées, mille refrains discordans annonçaient chez les conviés des dispositions qui contrastaient cruellement avec la situation d'esprit de Marie. Elle se leva et vit Paul à leur tête, courant par toute la maison, sonnant, frappant et cherchant par tous les moyens à réveiller les domestiques, qui n'avaient pas des raisons aussi puissantes que lui de devancer l'aurore, et se faisaient un peu tirer l'oreille.

L'énergie de Marie s'était épuisée dans de longs et cruels combats entre son amour et son devoir ; elle sentait qu'il ne lui restait pas assez de forces pour contenir au dedans l'amertume qui débordait son cœur et pour affronter cette cruelle et dernière épreuve. Non, non, s'écriait-elle, que le sacrifice s'accomplisse, mais je n'en serai pas témoin et je n'empoisonnerai pas cette fête par l'explosion inévitable d'un désespoir qui m'échappe. Son parti fut bientôt pris ; elle s'habilla à la hâte, écrivit à sa cousine un mot qu'elle remit au premier domestique qu'elle rencontra, et se glissant inaperçue à la faveur du tumulte, elle s'échappa furtivement par une porte dérobée et se rendit chez une bonne femme, sa nourrice, à l'extrémité de l'un des faubourgs de la ville.

Dans les préoccupations et les embarras du départ, l'absence de Marie ne fut pas d'abord remarquée ; chacun la croyait placée dans l'une des voitures et ne s'en occupa pas autrement ; Paul seul demanda plusieurs fois ce qu'elle était devenue, mais Ernestine le rassura à moitié en lui faisant entendre d'un petit air mystérieux qu'il n'eût pas à s'en inquiéter et qu'on reverrait Marie quand il en serait temps ; elle fit la même réponse à sa mère et à M. Aymar, lesquels, voyant la tranquillité d'Ernestine et soupçonnant quelque arrangement fait entre les deux cousines, ou quelque caprice de jeune fille, n'y attachèrent pas d'autre importance.

On partit enfin ; la joyeuse file de chars-à-bancs et de carrioles traversa la ville, au grand ébahissement des habitans, que l'attrait d'un spectacle inaccoutumé avait arrachés de leurs lits et attirés aux fenêtres. Le cortège ne s'arrêta qu'à la porte de l'église de St. Venant, où le vénérable curé attendait les nouveaux époux pour leur administrer la bénédiction nuptiale ainsi qu'une allocution paternelle faite exprès pour la circonstance. Mais Mme Dufougeray remarqua avec terreur que le bon pasteur, par une inconcevable distraction, avait revêtu l'étole des cérémonies funéraires, ornée de têtes de mort et d'ossements en sautoir ; ce qui était à ses yeux le présage certain de quelque grand malheur. La mariée ne put se défendre non plus d'un frisson qui lui courut par tous les membres, et qui sembla se communiquer à l'assistance comme une étincelle électrique.

Mais cette impression pénible dura peu ; un élégant déjeuner dressé dans le jardin de l'abbaye, sous les berceaux de vigne, au milieu des guirlandes de fleurs et de verdure, et l'influence des vins fins et d'une chère délicate eurent bientôt rendu aux convives toute la gaieté bruyante et communicative qui est de règle un jour de noces. Il

n'y eut que Paul qui, poursuivi par une vague inquiétude, portait alternativement ses regards préoccupés sur la place vide de Marie et sur Ernestine qui se pressait contre lui, ivre d'amour et de bonheur.

A la fin du déjeuner, tout nuage de tristesse avait entièrement disparu ; toutes les têtes étaient au plaisir et à la joie, et l'impétieuse jeunesse ne songea plus qu'à dépenser de son mieux en jeux et en folies cet heureux jour si longtems attendu, et tant de fois rêvé. Semblable à un troupeau de gazelles on les vit bondir et disparaître dans le vaste enclos de l'abbaye qu'ils parcoururent en se poursuivant dans toutes les directions. Mais le ciel qui devenait de plus en plus sombre, menaça bientôt d'un orage et les larges gouttes d'eau qui commençaient à s'imprimer dans la poussière forcèrent nos jeunes gens à chercher un refuge dans l'intérieur du vieux manoir, où ils se réunirent en conseil et délibérèrent sans désespérer sur les moyens de remédier à l'inclemence du temps. L'on mit sur le tapis la longue nomenclature de ces jeux traditionnels qui, dans les provinces, sont en possession d'amuser toutes les générations depuis des siècles, et qui ont toujours le charme de la nouveauté, tels que le colin-maillard, les quatre coins, les barres, etc., qui furent successivement proposés et rejetés. Les avis étaient diversement partagés et les opinions divergentes, lorsque la folâtre Ernestine vint concilier tous les goûts et fixer tous les suffrages, en proposant le jeu de *cache-cache*, auquel l'étendue et la complication des bâtimens de l'abbaye offraient un théâtre si favorable. La proposition fut votée à l'unanimité aux longs et bruyans applaudissemens de l'assemblée ; on se divisa donc sur le champ en deux troupes dont l'une fut condamnée par le sort à la difficile tâche de trouver l'autre à travers les immenses détours de ce labyrinthe, et voilà notre essaim d'étourdis par les corridors, par les escaliers, par les greniers et par les caves, courant, montant, descendant, furetant les endroits les plus retirés, les retraites les plus obscures, s'ingéniant de mille manières pour faire perdre leur piste et mettre en défaut la perspicacité des limiers attachés à leurs trousses. Jeu puéril, mais attachant, dont l'intérêt s'augmente de la situation des lieux, de tous les charmes du mystère et de la crainte, et où se déploient quelquefois toutes les finesses de l'art, toutes les ressources du génie.

[A CONTINUER.]

— 00000 —

LES DEUX VOYAGEURS.

CONTE TRADUIT DE L'HEBREU.

Voici :—Un voyageur traversait le désert : et ses provisions étaient épuisées, et il était éloigné de toute habitation des fils d'Adam. L'aiguillon de la faim ne lui laissait aucun relâche, mais il n'avait rien pour l'émousser. Alors il se sentit défaillir et il parla dans l'amertume de son âme.

— O Éternel ! tes mains ont formé mon corps ; elles en ont disposé toutes les parties, et tu pourrais me perdre.

“ Souviens-toi, je t'en conjure, que tu m'as fait comme un vase d'argile, et tu veux me réduire en poussière !

« Tu as répandu ma substance comme le lait et tu l'as affermie.

« Tu as revêtu mon corps de peau et de chair, tu l'as fertilisé d'os et de nerfs.

« Tu m'as donné en partage la vie et le bonheur ; tu as usé de miséricorde envers moi, et par tes soins continuels tu as gardé mon âme.

« Pourquoi, ô Seigneur ! m'as-tu tiré du sein de ma mère ? Que n'y suis-je expiré de telle manière qu'aucun œil ne m'eût vu !

« J'aurais été comme n'ayant jamais existé et j'aurais été porté du sein de ma mère au sépulchre ! »

Comme il parlait encore, ses regards se dirigèrent vers un monticule qui se tenait là debout au milieu des sables, semblable à une gerbe dressée dans un champ moissonné et la lampe de son cœur se ranima soudain au moment de s'éteindre dans les ténèbres de l'affliction. Voici : il aperçut un habitant du désert, qui, assis sur les bords de la citerne, amie des voyageurs, faisait rôtir un morceau d'agneau pour son dîner.

Et aussitôt il fut ravi d'aise, et ses lèvres murmurèrent cette sentence dont l'excellence est parfaite.

« L'espérance différée fait languir le cœur ; mais le souhait accompli est comme l'arbre de vie. »

L'Arabe se retourna au bruit de sa voix, et Payant reconnu pour l'avoir vu la veille dans son village, situé à sept heures de marche plus loin, il le pria de lui donner des nouvelles de sa famille, mais ne l'invita point à partager le repas qu'il préparait.

— De bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné, dit-il, sont aussi bienfaisantes que de l'eau fraîche pour une personne altérée. Ma femme, mon fils et mon chameau sont-ils tous bien portants maintenant ?

— Oui, maintenant, répondit l'homme errant. Et ses paroles étaient acérées comme les flèches de l'enfant de Moab.

L'Arabe satisfait continua d'attiser le feu qu'il avait allumé et cessa de regarder le voyageur qui, se croisant les bras, demeura pensif pendant quelques instans.

Et le voyageur, après être sorti de ses méditations, prit la parole en ces termes :

— Je pense que si ton chien blanc vivait encore, il aurait l'âge de celui qui est, en ce moment, couché à tes pieds sur le sable.

L'Arabe étonné tourna vivement la tête.

— Comment ! dit-il, mon chien blanc serait-il mort ?

— C'est la vérité, répliqua l'homme.

— De quelle manière ce malheur est-il arrivé ?

— Il avait un peu trop mangé de la chair de ton chameau.

Mon chameau est donc mort aussi ?

— Oui, et c'est dommage, car je n'ai jamais vu une monture qui lui fut préférable.

— Oh ! mon pauvre chameau ! mort ! lui qui me connaissait si bien ! et moi qui l'aimais tant ! Le son de sa voix suffisait pour l'animer. Monté sur sa croupe au poil fauve, je m'élançais à travers le désert, et, plus léger que le faon de la gazelle avec ses sauts gracieux, plus rapide que l'autruche avec ses ailes étendues, je franchissais des espaces sans bornes, et me riaais du cheval aux bords fuyants.

Mais comment a-t-il succombé ?

— Ta femme qui avait accoutumé de lui porter sa nourriture, ayant expiré subitement, il ne s'est trouvé personne qui songeât à lui donner à boire et à manger.

— Quoi ! ma femme ! ma femme est morte, la compagne de mes ans, celle qui m'a béni d'une progéniture ! O dis-moi qui a occasionné cette horrible catastrophe ?

— Elle est morte de la douleur que lui a causée la perte de ton fils.

— O mon fils aussi ! maintenant donc je n'ai plus d'enfant ! ! ! De quelle manière a-t-il quitté la vie ?

— Il est écrasé sous les ruines de ta maison, qui, en ce moment, est la proie des flammes.

A l'annonce de ce terrible et dernier désastre, l'Arabe déchira ses vêtements, puis, laissant là le morceau d'agneau tout rôti, il courut dans la direction de sa demeure.

Et voici : le morceau d'agneau tout rôti servit de nourriture à son compatriote ; car celui-ci avait usé de stratagème pour trouver un secours qui ne lui était point offert.

A RICHARD.

— 00000 —

LA FEMME MUETTE.

« Dans un certain pays barbare et non policé en mœurs, y avait aucuns maris, et à chef mal timbré, ce que ne voyons mie parmi nous, dont grande partie, ou tous, pour le moins sont merveilleusement raisonnans et raisonnables ; oneques ne vit-on arriver à Paris grabuge ni maléfice entre maris et femmes. Or, en ce pays-là, tant différent de celui-ci nôtre, y avait un mari si pervers d'entendement, qu'ayant acquis en mariage une femme muette, s'en ennuya ; et voulant soi guérir de cet ennui, et elle de sa muetterie, le bon et inconsideré mari voulut qu'elle parlât, et pour en ce eut recours à l'art des medecins et chirurgiens, qui, pour la demuetter, lui incisèrent et bikourisèrent un encilliglotte adhérent au filet ; bref elle recouvra la santé de langue, et icelle langue voulant récupérer l'oisiveté passée, elle parla tant, tant et tant, que c'était benédiction : si ne laissa pourtant le bourru mari de se laisser de si planthéreuse parlerie : il recourut au medecin, le priant et conjurant, qu'autant il avait mis de science en œuvre pour faire caqueter sa femme muette, autant il en employât pour la faire taire. Alors le medecin, confessant que limité est le savoir médicinal, lui dit qu'il avait bien pouvoir de faire parler une femme, mais que faudrait art bien plus puissant pour la faire taire. Ce nonobstant, le mari supplia, pressa, insista, persista ; si que le savantissime découvrit en un coin des registres de son cerveau, remède unique et spécifique contre icelui interminable parlement de femme, et ce remède, c'est surdité de mari. Qui-dà ! fort bien, dit le mari ; mais de ces deux maux voyous quel sera le pire, ou entendre femme parler, ou ne rien entendre du tout. Le cas est suspensif, et pendant que le mari là-dessus en suspens était, medecin d'opérer, medecin de medicamenter par provision, sauf à consulter par après. Bref, par certain charme de sortilège médicinal, le pauvre mari se trouva sourd, avant qu'il eut achevé de délibérer s'il consentait à surdité. L'y voilà donc, et il s'y tint faute de mieux : et c'est comme il faudrait agir en opération de medecine. Qu'arriva-t-il ! Ecoutez, et vous le saurez. Le medecin, à fin de besogne demandait force

argent, mais c'est à quoi ce mari ne peut entendre, car il est sourd comme voyez ; le médecin pourtant, par beaux signes et gestes significatifs, argent demandait et redemandait jusqu'à s'irriter et colérique ; mais en pareil cas, gestes ne sont entendus, à peine entend-on paroles bien articulées, ou écritures attestées et répétées par sergens intelligibles. Le médecin donc se vit contraint de rendre l'ouïe au sourd, afin qu'il entendît à paiement, et le mari de rire, entendant qu'il entendait ; puis de pleurer par prévoyance de ce qu'il n'entendait pas Dieu tonner, dès qu'il entendait parler sa femme. Or de tout ceci résulte conclusion moralement morale, qui dit, qu'en cas de maladie et de femmes épousées, le mieux est de se tenir comme on est, de peur de pis."

—0000—

TRISTESSE.

Seul bien que j'envie,
Amour ! douce erreur !
Viens, ma triste vie
S'éteint de langueur,
O coupe d'ivresse,
Pourquoi te tarir ?
O fleur de jeunesse
Pourquoi te flétrir ?

Une fièvre ardente
Consumes mes os :
Chacun se tourmente
Pour changer de maux,
On suit sa chimère
On fait des projets...
Et bientôt la terre
Les couvre à jamais !

Comme un flot se brise
Aux rochers du bord
Ma vigueur s'épuise
A vaincre le sort.
Mal qui me possède
Abrège ton cours !
Combien tu m'obsèdes
O fardeau des jours !

Seul parmi la foule
Je m'en vais rêvant,
Et sans but je roule
Au pouvoir du vent.
J'offre, en ma détresse,
J'offre à tous la main
Mais nul ne la presse
Ils vont leur chemin....

O mélancolie
Qui partout me suis
Vois, mon âme plie
Au faix des ennuis !
Chaque doux prestige
A fui devant toi :
Monde où tout m'afflige
Que veux tu de moi ?

La joie est donnée
A nos jeunes ans,
La vie et l'année
N'ont qu'un seul printemps,
Malheur à qui chasse
Les tendres plaisirs ;
L'hiver bientôt glaco
Et fleurs et desirs....

Je vis une rose
Au déclin du jour ;
Que ma main l'arrose,
Dis-je, ô fleur d'amour !
Puis, qu'elle te cueille
Demain sans retard ;
Je vins.... mais sa feuille
Volait au hasard.

—0000—

F A B L E .

L'Abeille et le Coucou.

La diversité est une qualité nécessaire dans les ouvrages de pur agrément.

Une Abeille sortit de sa ruche et dit à un Coucou : tais-toi. Pourquoi ta voix désagréable ne me laisse-t-elle point travailler. Il n'y a point d'oiseau dont le chant soit plus ennuyeux que le tien : *Coucou, coucou, et coucou* encore ; c'est toujours la même chanson. Ma voix monotone t'ennuie, lui répondit le Coucou : Mais, ma foi, pour moi, je ne trouve point de diversité dans ta ruche : et puisque tu bâtis cent ruches tout comme la première, si je n'invente rien, en toi, tout est bien vieux. Là-dessus l'Abeille lui repartit : le défaut de diversité dans les ouvrages utiles n'est pas ce qui nuit davantage ; mais dans les ouvrages qui sont uniquement destinés au goût et à l'amusement, s'il n'y a point de diversité, tout le reste n'est rien.

—0000—

A N E C D O T E .

Un homme vient consulter un docteur sur la maladie de son maître, et après lui avoir découvert les symptômes, le docteur pense un peu, et lui dit : " Votre maître est un corps usé, rempli de flegmes, et il faut qu'il suive un bon régime de vie, qu'il prenne des potions pectorales, sans quoi il mourra étique." Cet homme écoute de ses deux oreilles et se promet de ne rien oublier. Il dit à son maître : Le docteur m'a dit que vous étiez un corps *damné*, rempli de *plumes*, et qu'il faut que vous suiviez un bon *régiment de navire*, et que vous preniez des *processions générales*, sans quoi vous mourrez *hérétique*.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ TOUS LES MOIS

A ST. CHARLES, RIVIÈRE CHAMÉLY,

PAR J. P. BOUCHER-BELLEVILLE.